

## Leçons

*Jean-Claude Métraux*

Tout ou presque a été dit sur le coronavirus et le confinement, leurs causes et conséquences, économiques, sociales et sanitaires. Hormis – du moins à ma connaissance – une hypothèse, que je juge forte et importante à considérer : tant les politiques gouvernementales que leur acceptation docile par la grande majorité d’entre nous ne signeraient-elles pas, contrairement aux apparences, un magistral déni parent de celui des climatosceptiques ? Auquel cas nous aurions tout à craindre des prochains mois.

An 2019. Grèves du climat, jeunesse, femmes et Greta Thunberg. Enfin, après trente ans de sourde oreille aux avertissements réitérés des scientifiques, une bonne partie des habitants du globe lève un sourcil : « l’humanité est vulnérable ! ». Mais beaucoup s’efforcent, dont les plus puissants, de chasser la déprime qui nous guette : malgré le danger, devenu incontestable pour beaucoup – à l’exception des Trump, Bolsonaro et leurs certes trop nombreux émules –, il n’y a pas de quoi changer nos modes de vie, remiser le capitalisme au placard et brider notre toute-puissance ; nous possédons les savoirs et connaissances pour *maîtriser* la situation ; énergies renouvelables ou nuages de soufre dans l’atmosphère, nous y parviendrons. « Pas de panique ! ».

Reprenons. L’an passé, le réveil des consciences quant à l’irréversibilité des bouleversements planétaires en cours – « si l’on ne fait rien à brève échéance » – commence finalement à s’accélérer. Mais si ce *déni*, ou ce *refus*, d’évidence clamé depuis trois décennies sérieusement se fissure, d’autres dénis, d’autres refus, que l’on pourrait qualifier de second degré, viennent s’y substituer : nos hymnes à la croissance, au progrès, à la toute-puissance humaine, à la *maîtrise* de notre environnement et de nos comportements, le chœur des humains *doit* continuer de les chanter ; moyennant seulement quelques changements de rimes, quelques ajustements dans la composition de l’orchestre.

An 2020. Coronavirus et confinement. Décomptes de morts et discours en boucles. Gouvernants du monde, quand bien même d’accord sur le fond – bien suspect... –, engagés dans une course aux enchères (radicalité de l’isolement, punition des récalcitrants, surveillance électronique de nos déplacements, mise prématurée au rebut des êtres dits vulnérables, invitation aux enfants à la délation – sur RTS *Kids* du lundi 13 janvier 2020 – de voisins trop bruyants). L’art de

prestidigitateurs des puissants, leurs théâtres d'ombres chinoises, nous offre un *marché* d'illusions. Ils font mine d'avoir substitué notre santé à la finance au firmament de leurs préoccupations. Ils parviendraient peut-être même à nous convaincre que la soudaine évidence de notre vulnérabilité, de notre mortalité, a infléchi leurs politiques. Selon mon hypothèse : que nenni !

Car leur but premier ne serait-il pas, encore et toujours, de nous faire croire qu'ils *maîtrisent*, que nous pouvons *maîtriser*, et que nous *maîtriserons* aussi à l'heure des comptes du dérèglement climatique ? Que notre vulnérabilité constitutive n'est qu'une illusion d'optique ? Que notre essence mortelle attend le bon magicien pour se muer en colombe millénaire ? Certes – maigre circonstance atténuante – ne le font-ils pas sciemment : seul leur inconscient, macérant dans un *déni* séculaire, nous parle.

Pour réaffirmer cette insolente toute-puissance, l'irruption du coronavirus n'était-elle pas pain béni ? L'avalanche de mesures prises à son encontre, dont je n'oserais contester la pertinence, ne nous voilerait-elle pas l'évidence : « la guerre contre le coronavirus » – adoptant par dérision le vocabulaire militaire aujourd'hui à la mode – est gagnée d'avance. Même s'ils ne faisaient rien, *absolument* rien, contre le Covid-19, partout et *ad aeternam*, nos gouvernants crieraient un jour « *Victoire !* » Sans la moindre prescription ou restriction, sans fermeture de restaurants ou interdiction de rassemblements, sans réquisitions de chloroquine ou de respirateurs, sans même de tests et de quarantaines, l'humanité se retrouverait à terme sur ses deux pieds. Le succès certes serait amer : nous ne connaissons jamais le nombre de décès qu'une telle passivité aurait engendré. Mais nous savons que 93% d'entre eux auraient concerné les plus de 65 ans (et 99% les plus de 45 ans) avec un âge moyen de 81 ans. Pas de quoi abattre une économie et une société, encore moins menacer la présence humaine sur Terre. Contrairement à la crise du climat, contrairement à d'autres maux que le coronavirus a mis sous cloche, en suspendant même l'évocation. Rien de plus facile, pour scander une *maîtrise* à toute épreuve, que de vaincre un « ennemi » battu d'avance !

Les « vieux » – j'ai 65 ans dans quelques mois – nous devrions nous montrer reconnaissants. Les « jeunes » font décidément tout, y compris encourager un durcissement des mesures, pour ne pas raboter notre bail de vie : et pourtant, ayant déjà parcouru le triple d'années que mon frère décédé

prématurément d'un cancer, je me dis chaque matin avoir une chance infinie de connaître 2020. Je crains malheureusement que le mobile profond soit tout autre.

(Parenthèse. Je suis, à quelques brèves encablures en tout cas, considéré comme une personne *vulnérable*. C'est fou ce que le curseur de la vulnérabilité, aujourd'hui, a perdu toute boussole. Les migrants dits précaires – dont les requérants d'asile – pourtant « population vulnérable » hier, paraissent ne plus l'être. Les SDF amendés à Renens, pour discuter dehors devant le Sleep-In à une distance de moins de deux mètres, non plus. Sans parler de l'enfer grec de Lesbos, *Moria*, d'où les quelques voix qui s'échappent se perdent dans nos déserts d'affects.)

Les « jeunes » donc. Moins d'un an après avoir égayé ma ville, Lausanne, et bien d'autres villes de par le monde, à l'occasion des manifestations pour le climat, ainsi qu'à celle de la grève des femmes du 14 juin 2019, ils se terrent, acceptant docilement les injonctions à « rester chez soi ». Jamais autant de monde, même au temps de mon adolescence, dans les rues de ma cité ! Le 17 janvier de cette année encore, ils étaient 10.000, Greta y comprise, à espérer un autre monde. Et aujourd'hui, dans leur grande majorité, ils se taisent. Ont-ils peur de la mort ? J'en doute : ils savent que les statistiques leur octroient un succès quasi certain face au coronavirus. Ne faudrait-il pas plutôt y lire l'œuvre d'une *stratégie du choc*, dénoncée par Naomi Klein<sup>1</sup> ? Les bombardements apocalyptiques, quotidiens, assésés d'en haut, clouent les citoyens de tout âge au présent et inhibent toute imagination d'un *autre* avenir. Il s'agit d'abord s'assurer sa survie, cette survie – surtout celle des « jeunes » – que l'agonie programmée de notre Terre a l'an passé déjà bien râpée.

Bref, depuis quatre ou cinq semaines, malgré la jouissance d'une proximité retrouvée avec notre compagne ou notre compagnon ainsi que nos enfants, malgré un rythme de vie plus proche des exigences de nos battements de cœur – que certains chantent dans nos médias –, une mélopée sombre nous étourdit. La maladie et la mort, paradoxalement et sournoisement, ont déserté notre monde et nos pensées. Nous avons perdu notre habileté au *deuil* – seul gage d'un avenir fécond – et même l'opportunité de l'élaborer. Ce week-end de Pâques, l'ami de ma mère, avec qui elle partageait sa vie depuis plus de dix ans, est décédé (« de vieillesse » disait-on autrefois) dans le home où tous deux résidaient. Impossible – précautions anti-coronavirus oblige – de le rencontrer avant son dernier souffle ; impossible aussi, tant pour ma mère que pour moi, d'assister à ses

---

<sup>1</sup> Naomi Klein, *La stratégie du choc*, Actes Sud, 2008.

funérailles ; impossible pour ma mère que nous allions la voir pour partager son deuil. Mort fugitive, désertant la scène sur la pointe des pieds. Condition d'un *déni* généralisé de notre finitude ; et dès lors d'une recrudescence de nos velléités de maîtrise. Notre futur s'annonce bien sombre.

Il y a cent ans, les années 20 puis 30 du XXème siècle. Sur les décombres du Traité de Versailles, l'Allemagne acculée à une diète de survie par les vainqueurs de la Première Guerre Mondiale, *dénia* toute perte du sens qui jusqu'ici l'avait imbibée et choisit la fuite en avant. Elle se nourrit dès lors d'une étourdissante volonté de *maîtrise* qui la conduisit là où on sait, et l'Europe avec. La dictature, l'extermination, la guerre totale. Avril 2020, les conditions sont à peu de chose près les mêmes, si ce n'est qu'elles sont celles du monde entier. Il y a de quoi frémir.

Que nous reste-t-il à faire ? Reconnaître d'abord l'ampleur de nos irréversibles pertes : notre volonté de maîtrise à tout crin : défunte ! Nos prétentions d'invulnérabilité et notre désir d'immortalité : défunts ! Notre obnubilation de croissance et de progrès : défunte ! Puis, pour attester de cette reconnaissance, organiser des funérailles géantes, fussent-elles virtuelles, vu l'interdiction de rassemblement actuellement prononcée : enterrons dignement, mais sûrement, ces cinq compagnons d'antan : *maîtrise, invulnérabilité, immortalité, croissance, progrès*. Et finalement, attelons-nous à leur deuil ; ce qui prendra du temps et ne nous épargnera pas la dépression, mais au moins nous préservera un soupçon d'avenir.